

Muzym

SANS-GÈNE

OÙ IL Y A DE LA GÈNE
IL N'Y A POINT DE PLAISIR



— Il est écrit que je ne serai jamais tranquille... Voilà mon mari qui vient de plaquer sa maîtresse!



Michette l'enjoleuse



I

A Grosno, capitale de la Turquie. Le cabinet du comte Worsky, premier ministre.

SINAIEF, son secrétaire, entrant. — Votre Excellence a étudié le cérémonial des obsèques ?

WORSKY. — Très bien. On n'aura que des félicitations à nous adresser.

SINAIEF. — Oui, tout le monde sera content.

WORSKY. — Sauf moi : je suis très enbêté, Sinaïef.

SINAIEF. — La mort de notre bien-aimé souverain, Athanase III, a dû être, en effet, un coup pour son fidèle collaborateur.

WORSKY. — S'il n'y avait que sa mort ! Mais il y a sa succession. Elle revient tout naturellement au prince Otto ; mais Otto vit à Paris avec une petite femme, ce qu'on appelle une poule dans la langue du pays, et il a renoncé à ses droits : la couronne va donc revenir à son cadet, le prince Serge, et, dans ce cas, nous n'avons qu'à faire nos paquets.

SINAIEF. — Le prince Serge témoigne cependant les plus grands égards à Votre Excellence.

WORSKY. — C'est un sounois : il m'a ménagé du vivant de son père ; mais, s'il devient roi, il ne me ratera pas. J'ai, sur ce point, une certitude, Sinaïef : il m'en veut de ce que ma dernière maîtresse a refusé de me tromper avec lui et lui a préféré un lieutenant de la garde. J'avais cependant fait tout mon possible en sa faveur. Mais cette Edwige était d'un entêtement !... Elle ne voulait me faire cocu qu'avec qui lui plaisait, ce qui est contraire aux règles de la bonne politique. Le résultat ? C'est que le prince me voue une rancune mortelle. D'où catastrophe à prévoir.

SINAIEF. — Et Votre Excellence ne cherche pas à l'éviter ?

WORSKY. — Il n'y a qu'un moyen : ce serait de décider le prince Otto à revendiquer ses droits. On l'en a souvent sollicité, mais en vain.

SINAIEF. — Alors, comment faire ?

WORSKY. — Lui envoyer un ambassadeur qui possède sur lui une autorité suffisante pour lui faire changer d'avis.

SINAIEF. — Votre Excellence a choisi cet ambassadeur ?

WORSKY. — Le colonel Tabakoff, le héros de la dernière guerre, pendant laquelle il exerçait un puissant ascendant sur ses soldats. Tu sais comment il les entraînait à l'assaut : c'est un homme de devoir, doué d'une incroyable force de volonté : il entraînera aussi le prince ; j'en suis persuadé.

SINAIEF. — Moi également. On ne résiste pas au colonel. Votre excellence veut-elle que j'aïlle le chercher ?

WORSKY. — Je l'ai fait appeler. Il doit être arrivé. (Il sonne. A l'huissier qui paraît :) Le colonel Tabakoff est là ?

L'HUISSIER. — Oui, Excellence.

WORSKY. — Priez-le d'entrer. (Un instant plus tard, au colonel qui entre :) Colonel, l'heure est grave et j'ai besoin de vous.

TABAKOFF, avec ardeur. — Je suis prêt à verser pour mon pays jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

WORSKY, souriant. — Calmez-vous : il ne s'agit pas de vous battre.

TABAKOFF. — Tant pis. Je n'en suis pas moins au service de Votre Excellence.

WORSKY. — La mission dont je veux vous charger doit avoir une influence décisive sur l'avenir de la Turquie : il s'agit de lui rendre son roi légitime, le prince Otto, que vous irez chercher à Paris.

TABAKOFF. — Le Prince, dit-on, a renoncé à ses droits.
WORSKY. — A vous de lui faire comprendre que nous comptons sur lui.

TABAKOFF. — Je m'y emploierai de toutes mes forces.

WORSKY. — Vous savez que le prince a une compagne ?

TABAKOFF, avec mépris. — Une poule. Ce n'est pas cela qui me fera obstacle.

WORSKY. — Et si le prince ne veut pas vous recevoir ?

TABAKOFF. — J'enfoncerai plutôt la porte.

WORSKY. — Allons, je vois que je ne me suis pas trompé.

TABAKOFF, avec une énergie farouche. — Je vous ramènerai le prince mort ou vivant !

WORSKY, vivement. — Ah non, pas mort, je vous en supplie ! Vous n'allez pas me faire monter un cadavre sur le trône !

II

Quatre jours plus tard. Le studio de l'hôtel du prince Otto. Dix-sept heures. Fanyse, l'amie du prince, .. vingt-deux ans, .. se promène fébrilement. Entre Nichette, même âge.

FANYSE. — Nichette ! Enfin ! Je t'attends depuis hier. Tu n'as donc pas reçu mon pneu ?

NICHETTE. — A l'instant.

FANYSE. — C'est du propre, le service des postes !

NICHETTE. — Y a pas de sa faute. J'étais à Biarritz avec Jules. On s'est disputés. Je suis rentrée à Paname ; j'ai trouvé ton mot et j'arrive. Si je ne m'étais pas engueulée



MISE AU POINT

— En somme vous voulez me servir des intérêts chaque mois... et... je fournirai le capital...

avec Jules, tu ne m'aurais pas : il devenait insupportable ; figure-toi que lundi dernier...

FANYSE. — Tu me raconteras ça plus tard... Alors Jules et toi ?...

NICHETTE. — Fini.

FANYSE. — Tant mieux.

NICHETTE. — Tu es bonne ! Me voilà à la recherche d'un ami...

FANYSE. — J'ai peut-être quelqu'un pour toi.

NICHETTE. — Sans blague ?

FANYSE. — Seulement, il ne s'en doute pas : à toi de savoir y faire, et, si tu réussis, tu me rendras un fameux service.

NICHETTE. — Comment ça ?

FANYSE. — Ça va très mal pour moi.

NICHETTE. — Fini aussi avec ton prince ?

FANYSE. — Ça en prend le chemin. Ce n'est pas qu'il songe à me quitter ; mais il faut que je t'explique ; tu sais qu'Athanase III est mort ?

NICHETTE. — Le père d'Otto ? Première nouvelle.

FANYSE. — Tu ne lis donc pas les journaux ?

NICHETTE. — Si, mais je ne m'occupe pas potins. Du reste, ce n'est pas ça qui chambarde la situation, puisque, d'après ce que tu m'as dit, Otto ne veut rien savoir pour succéder.

FANYSE. — Il a changé d'avis.

NICHETTE. — Ah bah !... Et depuis quand ?

FANYSE. — Depuis hier : on lui a expédié une espèce de Cosaque, le colonel Tabakoff, qui tantôt l'a supplié, tantôt l'a menacé, de sorte que le pauvre type a accepté la couronne.

NICHETTE. — Alors tu deviens reine ?

FANYSE. — T'es bête. Est-ce que c'est possible ? Le colonel m'a dit que je rejoindrai Otto là-bas, mais tu penses bien qu'on s'arrangerait pour me débarquer. J'ai compris que j'étais fichue... si je ne me débrouillais pas.

NICHETTE. — Qu'est-ce que tu as fait ?

FANYSE. — J'ai gagné du temps. Otto devait partir hier soir : j'ai obtenu qu'il parte seulement ce soir et qu'avant de prendre le train, nous dinions ensemble une dernière fois au *Caneton Rose* avec le colonel. Tabakoff doit venir nous chercher ici : c'est pourquoi je t'ai appelée : tu vas le recevoir.

NICHETTE. — Et qu'est-ce que je lui dirai ?

FANYSE. — Tout ce que tu voudras : mais il faudra l'arranger de manière à l'empêcher de nous rejoindre. Tu as compris ?

NICHETTE. — Très bien.

FANYSE. — On te surnomme l'*Enjoléuse*. A toi de mériter ton surnom. C'est un bel homme, tu sais, que Tabakoff : il est beaucoup mieux que Jules : tu ne l'embêteras pas.

NICHETTE. — Et puis quand même, puisqu'il le faut...

FANYSE, tendant l'oreille. — On a sonné : c'est lui. Je file par la porte de service. Bon courage ! (Elle sort).

NICHETTE, seule. — Maintenant, il s'agit de gagner la partie... Vite en tenue. (Elle enlève son chapeau, s'allonge sur le divan et allume une cigarette).

LE DOMESTIQUE, introduisant Tabakoff. — Par ici, mon colonel. (Il sort).

TABAKOFF. — Comment, personne ?

NICHETTE. — Eh bien, et moi ? Ce n'est pas poli ce que vous dites là, colonel.

TABAKOFF. — Le prince ? Où est le prince ?

NICHETTE. — Il vous attend au *Caneton Rose*.

TABAKOFF. — J'y vais.

NICHETTE. — Il n'y sera pas encore : il est six heures à peine. Vous avez le temps.

TABAKOFF, bougon. — C'est extraordinaire qu'il ne soit pas ici : c'était entendu.

NICHETTE. — Qu'est-ce que ça vous fait, puisque vous le rejoindrez ? Nous allons bavarder.

TABAKOFF. — Je ne suis pas venu pour bavarder.

NICHETTE. — Ce que vous grinchez ! Et mon amie Fanyse qui m'avait dit que vous étiez si aimable ! Vous ne vous plaisez donc pas à Paris pour être de si mauvaise humeur ?

TABAKOFF. — Paris est une jolie ville.

NICHETTE. — Et les Parisiennes, qu'en pensez-vous ?

TABAKOFF. — Délicieuses.

NICHETTE. — Vous avez de la sympathie pour elle ?

TABAKOFF. — Une sympathie considérable.

NICHETTE. — Et vous venez à Paris sans même avoir une aventure d'amour ? Que c'est drôle !



LA CIRCULATION

— Ma chère, je n'en reviens pas ! A l'instant, dans la rue, un individu a failli me monter dessus !

— Un satyre ?

— Non... un chauffeur.

TABAKOFF. — Il n'y a pas de quoi rire.

NICHETTE. — Mais si, un homme comme vous, qui a tant de raisons de plaire, jouer les Jeanne d'Arc, c'est tordant ! (Malicieusement :) C'est peut-être que vous ne pouvez pas faire autrement ?

TABAKOFF, vexé. — Ah, pardon...

NICHETTE. — Dame ! Votre réserve autorise toutes les suppositions : mais je vois bien qu'elles sont calomnieuses... Allons, asseyez-vous là, près de moi sur ce divan. (Tabakoff obéit :) Allons, plus près... plus près encore...

III

Trois mois plus tard. Le Nichette's bar, rue de la Tour d'Auvergne. Un comptoir d'acajou où trône Nichette ; non loin d'elle Tabakoff, en barman, est en train de préparer un cocktail.

FANYSE, à Nichette, en entrant. — Tu vois qu'on n'oublie pas les camarades ?

NICHETTE. — C'est gentil.



— J'avais pas m'en douter, M'sieur le Major... elle avait les palmes !!!

FANYSE. — Je passais dans le quartier... Ça va, Tabak ?
 TABAKOFF, gâtement. — Eh oui ! On travaille.
 FANYSE, à Nichette. — Alors, heureuse ?
 NICHETTE. — Tu parles ! C'était mon rêve de tenir un bar : grâce à toi il a été réalisé.
 FANYSE. — Je te devais bien ça : en séduisant Tabakoff, tu l'as empêché de m'enlever Otto. C'est Serge qui règne, ce dont Otto se fiche. (Bas :) Et Tabakoff, est-ce qu'il regrette sa situation ?
 NICHETTE. — Lui ? Il aime mieux être barman à Paris que colonel dans son pays de sauvages, et comme il en pince pour moi, tout est pour le mieux. Une seule chose embêtante : un concurrent nous a chipé notre chasseur.
 FANYSE. — Ça n'est pas grave.
 NICHETTE. — Tu parles sans savoir : un chasseur, c'est capital pour un bar. Il faut même que j'aille en chercher un dans un bureau de placement. Tu viens avec moi ?
 FANYSE. — Si tu veux.
 NICHETTE, à Tabakoff. — Chéri, Fanyse et moi nous allons à la chasse au chasseur.
 TABAKOFF. — A merveille ! (Fanyse et Nichette sortent. Le client règle et s'en va.)
 WORSKY, entrant quelques instants plus tard. — Salut, Tabakoff.
 TABAKOFF, étonné. — Comment, vous, Excellence !
 WORSKY. — Il n'y a plus d'Excellence. En montant sur

le trône, Serge m'a dégommé et exilé. Voilà ce que vous me coûte, colonel Tabakoff.
 TABAKOFF. — Il n'y a plus, non plus, de colonel.
 WORSKY. — Je vois bien. (Soupirant :) Vous, au moins, vous êtes sûr de dîner ce soir. Tandis que moi...
 TABAKOFF. — Vous en êtes là ?
 WORSKY. — Serge a confisqué tous mes biens. C'est la dèche ! Je viens vous demander une situation : il faut bien vivre !
 TABAKOFF. — Ça n'est pas facile à caser, un ancien ministre.
 WORSKY. — Je prendrai n'importe quoi.
 TABAKOFF. — Alors, j'ai peut-être votre affaire. Nous avons précisément besoin d'un chasseur.
 WORSKY. — Pourquoi pas ? C'est bon ?
 TABAKOFF. — On gagne presque autant qu'un premier ministre.
 WORSKY. — J'accepte.
 TABAKOFF. — Je vais téléphoner au bureau que nous sommes pourvus.
 WORSKY. — Et, dites-moi, en ce qui concerne les poules ?
 TABAKOFF. — Tant qu'on veut. Ce sont les petits bénéfices !

Gabriel TIMMORY.

(Reproduction interdite. Tous droits réservés, y compris le droit d'émission radiophonique.)



Et-Nuc Erudimini..



Il bruina un peu ce soir là.
 Sous les gros piliers de Notre-Dame, des flots d'auditeurs debout, se pressaient pour entendre l'éloquente parole d'un prédicateur de carême, venu pour emouvoir la foule en lui parlant de nos destins.
 Pourquoi le jeune Jérôme était-il entré là ? Pour se mettre à

l'abri sans doute, en tout cas pas par religiosité, car Jérôme était un mécréant que les problèmes de l'au-delà ne préoccupaient guère. — un joyeux gaillard au contraire, uniquement soucieux de bonne chère et de petites femmes... Et si vous aviez eu doute sur l'état d'esprit de ce jeune homme, je vous dirai qu'au moment même où l'orateur attirait l'attention de la foule sur la lourde responsabilité qui pèse sur nos épaules, Jérôme, lui, roulait dans sa tête un tout autre problème, celui du nombre des positions qu'une fois seul à seul, un amant peut prendre vis-à-vis de sa maîtresse !

Car enfin il faudrait s'entendre. Est-ce 30, 32, 34 ou 36 ? Consultez un peu les annonces des journaux badins, vous y trouverez tous ces nombres, sans savoir vraiment quel est le bon !

Il faudra que je mette ça en équation, pensait Jérôme, qui se souvenait avoir eu jadis un accessit de mathématiques ; pour le moment la formule c'est seulement $n + 1$... Il faudra déterminer n ! Cependant l'orateur achevait son sermon.

— Et munc erudimini ! concluait-il en reprenant à son compte la parole fameuse de Bossuet.

Et comme s'il avait craint de n'être pas suffisamment entendu et compris, il répétait avec force :

— Oui, mes frères ! Erudimini ! Erudimini !!!

C'était la phrase finale, la première d'ailleurs que Jérôme, entré là depuis dix minutes, entendait distinctement.

Déjà la foule s'écoulait. Entraîné par son flot, notre homme gagnait la sortie, quand le hasard de la bousculade le mit en présence d'une jolie fille de vingt ans à peine, qu'un remous avait littéralement lancée contre lui.

La belle enfant s'excusa en tournant vers Jérôme deux grands yeux bleus qui souriaient.

— Eh ! Eh ! pensa le jeune homme, l'agréable contact et la charmante pécheresse ! Palsambieu, voici qui pourrait me décider à abandonner les déductions mathématiques pour la méthode expérimentale ! Et si cette enfant veut bien me prêter son concours, je suis incontinent le conseil du prédicateur et dès ce soir je m'instruis !

Cependant, il emboîtait le pas derrière la jeune femme, bien résolu à l'aborder à la sortie.

— Ouf, dit-il, quand ils furent dehors et un peu dégagés de la cohue, quelle bousculade ! N'est-ce pas mademoiselle ?

Elle se retourna, le reconnut et sourit à nouveau.

Oh ! fit-elle, on a l'habitude, avec le métro, s'pas ?



— Pour éviter les indiscretions, ce Monsieur écrivit à Madame en langage chiffré.

— Cela fait combien ?

Allons, elle n'était pas farouche. Jérôme s'enhardit :

— Vous aimez ça, vous, les sermons ?

— J'adore l'éloquence, monsieur, répondit-elle. Les avocats, les députés, les prédicateurs, tous les gens qui parlent en public... Seulement, voilà, il y a des choses que je ne comprends pas toujours.

— En effet, dit Jérôme qui se méprit sur le sens de cette phrase, on ne saisissait pas très bien tout à l'heure ce qui disait le missionnaire, du moins ceux qui, comme moi, étaient un peu loins.

— Oh ! ce n'est pas ce que je veux dire. Moi, j'étais bien placée, puisque j'étais venue à l'avance comme de juste ; mais c'est quand, à la fin, il y a parlé latin, quand il a dit « *et nunc erudimini* »... qu'est que ça veut dire ça : *nunc erudimini* ?

La jeune femme parlait avec un tel abandon que Jérôme crut le moment venu de risquer sa chance :

— *Nunc erudimini* ? Ma foi, je veux bien vous expliquer ça,



— Oh ! chéri, que je suis heureuse ! Aussitôt que je te vois arriver, je me sens... partir.

mademoiselle, mais à une condition, c'est que vous acceptiez de venir dîner avec moi !

Elle ne se fâcha pas, au contraire :

— Vilain ! satire, je vous vois venir, mais topez là, j'accepte quand même, quand ça ne serait que pour m'instruire !

Une demi heure plus tard, ils étaient installés dans un cabinet de la place Gaillon.

Jérôme faisait bien les choses. Il commanda un menu particulièrement soigné. Certain du succès maintenant, il ne regardait pas à la dépense. Il y regardait d'autant moins que sa conquête l'emballait complètement.

Un peu intimidée au début par un décor auquel, visiblement elle n'était pas habituée, elle n'avait pas tardé, malgré le sommelier et le maître d'hôtel, à reprendre tout son aplomb et à continuer son bavardage.

Elle était naturellement gaie, malicieuse et fine, avec un brin de naïveté, qui donnait plus de piquant à son espièglerie.

Après le dessert et le café, la glace était tout à fait rompue et c'est bras dessus bras dessous qu'on quitta l'établissement.



FORTE TETE

— Maman lui accordera sûrement ma main, mais pour le reste cela me regarde.

— Où va-t-on, proposa Jérôme ?

— Mais, monsieur, où vous voudrez ! Vous m'avez promis de m'instruire, je me laisse faire !

Jérôme était un galant homme. Il aurait pu, dès cet instant, conduire la belle enfant dans son lit. Il préféra d'abord la mener au spectacle.

Sans doute, bien qu'il fut jeune, savait-il déjà, qu'il y a plus de bonheur dans l'espérance que dans la réalisation !

Cela n'empêcha pas que sur le coup d'une heure du matin, ayant conduit sa conquête dans sa garçonnière, il la dépoillait sans difficulté de ses dernières voiles.

Elle, heureuse de cette escapade, enchantée de la soirée passée, et consentante, se laissait faire avec de petits rires, en sorte qu'une minute, songeant à nouveau à son fameux problème des $n + 1$ positions, Jérôme eut l'idée de l'étudier et de la résoudre avec le concours de sa partenaire ; mais, soit qu'il ait craint d'effaroucher prématurément la jeune femme en la soumettant à des gymnastiques inattendues, soit qu'il eut plus confiance dans les procédés ordinaires, — qui eux du moins ont fait leurs preuves, — il renonça aux expériences.

Ce qui ne veut pas dire qu'on s'ennuya dans la garçonnière de Jérôme pendant les instants qui suivirent.

On s'y ennuya si peu qu'on s'y endormit fort tard sans songer au fameux *erudimini*. Mais au réveil ce fut la première exclamation que poussa la jeune femme :

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle ! Et toi qui devais me dire ce que signifiait ce latin !

Jérôme se frotta les yeux. Il avait les membres las, le cerveau un peu vide et une forte envie de dormir encore. Il fit préciser la question :

— Qu'est-ce que vous désirez, madame ?

— Ben quoi, *nunc erudimini* !

— Ah bon, dit Jérôme en se réveillant tout à fait Je vais t'expliquer ma petite, *Nunc erudimini* à deux sens : Le premier veut dire : maintenant instruisiez-vous...

— Et le second ?

— Le second est bien plus drôle. Suis moi bien ; *Nunc*, dans ce sens là, veut toujours dire maintenant, — *nunc*, mon Dieu, c'est un mot que tu dois connaître pour en avoir éprouvé l'effet et de maintes manières, — quant à *mini*, ma petite, je ne crois pas que ce soit à moi de t'apprendre ce que signifie ce mot là !

Et tout fier de son à peu près, Jérôme, qui avait encore sommeillé allait se retourner vers le mur, quand sa campagne s'écria :

— Eh bien alors, mon loup, qu'est-ce que tu attends ? *Nunc erudimini*, voyons, et deuxième sens, bien entendu !

Alors, Jérôme sut ce qui lui restait à faire !

GUY DES ROCHES.



Vierge authentique :
- Venez par ici, ma chérie...
- Pourquoi faire, mon
ami ?.."



Vierge d'occasion :
- C'est que je l'ai
encore, mon chéri..."



Vierge douteuse :
- Je t'assure que
c'est la première fois..."

Vierge
et...
Vierge



Demi-Vierge :
- Tout ce que vous
voudrez - moi pas ça!

Deux de
pas un
- Vous
ne m

Vierge et... indolence



Virginité retrouvée :
- Eh bien oui, j'en
ai connue un
autre, mais
il y a
si longtemps...



Demi-Vierge :
- Tout ce que vous
voudrez, mais pas ça!



Deux demi-vierges (qui ne font
pas une vierge entière):
- Vous pouvez entrer, messieurs, vous
ne nous dérangez pas...

Quart-de-Vierge =
- Je veux bien, mais
tu feras bien
attention mon
chéri!

douteuse:
sûre que
à première fois...

VIÈGES et... VIRGINITÉ



Virgine authentique:
- Venez par ici, ma chérie...
- Pourquoi faire, mon ami ?"



Virgine d'occasion:
- C'est que... je l'ai
encore, mon chéri..."



Demi-Vierge:
- Tout ce que vous
voulez... mais... pas ça!"



Virginité rachetée:
- Eh bien oui, j'en
ai connu une
autre, mais
il y a
si longtemps..."



Deux demi-vierges (qui ne font
pas une vierge entière):
- Vous pouvez entrer, messieurs, vous
ne nous dérangez pas..."



Quart-de-Vierge =
- Je veux bien, mais
tu feras bien
attention mon
chéri!"



La petite Diane que l'on rencontrait parfois essoulée sur les grands boulevards s'était bien promis, cette année-là, de s'offrir, elle aussi, des grandes vacances. C'était devenu subitement son dada. Pourquoi? Parce que sa copine Clara avait été enlevée brusquement par un Monsieur chic et distingué — épris de ses charmes — qui lui avait offert royalement deux mois de vacances à Cannes. Oui, Monsieur!

Et comme Clara, à son retour, n'avait pu s'empêcher d'en mettre plein la vue à Diane, celle-ci ne songeait plus qu'à en faire tout autant. D'autant plus que Clara lui avait donné des détails.

— Ma chérie, lui avait-elle dit, la Côte d'Azur, c'est épatant. La Seine, c'est de la roupie de Sansonnet, en comparaison, et elle est bien bonne — la mer — de la recevoir dans son sein. Si j'étais qu'elle, je l'envairais baigner ailleurs et la prierais de ne pas sortir de son lit. Mais ceci n'est encore rien. Il faut voir les villas somptueuses, les palmiers gigantesques, les eucalyptus, les mimosas en fleurs, les palaces pour la haute société, les autos luxueuses des milliardaires, le casino, la plage, la mer, les femmes, les toilettes et les bijoux. Tu parles d'une exhibition! Ça laisse rêveur.

Bref, elle lui en avait tant raconté, que Diane — qui était d'ailleurs une petite ambitieuse — ne voulut rien devoir à sa charmante amie. In petto, elle s'était bien promis d'aller voir la mer à son tour et d'en mettre plein les mirettes à Clara, à titre de réciprocité.

Cela avait tardé quelque peu. Les affaires, par suite de la baisse du change, étaient devenues plus difficiles. Les Américains étaient moins généreux. Et il avait fallu que Diane se privât quelque peu pour réaliser les économies indispensables.



LETTRE PASSIONNÉE

« ...Pour toi, ma crotte adorée, je braverai les pires ennemis, la tempête sur les flots, les flammes!... »

...P. S. — Donc, à dimanche chez toi, à moins qu'il ne fasse mauvais temps

Mais ce que femme veut... Et elle y était parvenue. Et, comme le mois de juillet était enfin arrivé en même temps que la canicule — elle avait été rechercher le bas de soie légèrement démaillé dans lequel elle enfouissait régulièrement les coupures qui lui étaient généreusement abandonnées par des messieurs très bien, sérieusement épris de ses charmes juvéniles.

Avec méthode, elle vida le contenu dans sa cuvette et en fit le compte, à différentes reprises, car elle ne retrouvait jamais le même total. Elle jugea néanmoins celui-ci suffisant pour passer deux mois au bord de la mer, seule, entièrement seule, pour s'y reposer et jouer, là-bas, non plus la petite poule du palace, mais la grande dame. Parfaitement, elle allait profiter de ses vacances pour se purifier — corps et âme — au vent du large!

Mais où aller? C'était difficile de choisir. Diane avait pénétré dans beaucoup d'agences de tourisme et toutes, naturellement, lui avaient conseillé des plages, des villes d'eaux, des lacs, des mers, plus ou moins célèbres. Sur qui fixer son choix! Elle prit un moyen héroïque. Elle inscrivit les noms conseillés sur un petit morceau de papier qu'elle plia et mit séparément dans son chapeau. Puis elle s'en fut quérir la petite fille de la patronne de l'hôtel où elle géait, laquelle, le plus innocemment du monde, sortit le papellard convoité : c'était Fouras!

Fouras? Qu'est-ce que c'est que ça, allez-vous demander. Je n'ai jamais vu faire de réclame là-dessus. Est-ce une plage? Est-ce une station thermale? ou un asile d'aliénés? Ce nom-là ne me dit rien qui vaille. Ça doit être piteux!

Eh bien! entre nous, allez-y donc faire un tour, une année où ça vous tentera. C'est très gentil! C'est pas trop cher! C'est curieux à voir. Vous y serez presque en famille et vous ne serez pas déçu. Si toutefois vous ne cherchez pas à éblouir vos voisins.

Diane ne discuta pas d'ailleurs. Elle s'empressa de faire sa malle et d'obéir au destin. Elle dit au revoir à ses copines, à sa logeuse et s'en fut le soir même à la gare Montparnasse, prendre le train, toute émue. Pensez donc, c'était la première fois qu'elle s'embarquait pour une aussi longue destination. Alors, vous comprenez, on a beau faire le malin, ça vous fait tout de même quelque chose... surtout depuis qu'on assassine les gens aussi facilement dans les rapides. Les voyageurs pour l'Au-delà... en voiture!

Le lendemain matin, saine et sauve, mais un peu fatiguée, elle débarquait à Fouras. Là, l'hôtel des Bains lui parut confortable, discret et tout à fait sérieux. Il ne ressemblait, d'ailleurs, en rien à ceux qu'elle avait l'habitude de fréquenter à Paris pour les besoins de son commerce. Ceux-ci ont un petit regard touché que les usagers connaissent bien. On sait ce qu'on va y faire. C'est obligatoire. Mais celui-là ressemblait plutôt à un couvent. C'est ce qu'il lui fallait pour son séjour et pour sa purification. Elle entra, s'informa, et finalement s'y inscrivit. Les formalités accomplies la purifièrent déjà. Pensez donc, elle était là : Mademoiselle Clémentine Chouleur, sans profession, car elle n'avait pas jugé nécessaire de montrer aux patrons, prévenants et empressés, sa carte d'identité de la Préfecture. Cela aurait pu jeter un froid! Passons.

Le jour suivant, pour se remettre de ses émotions, Diane-Clémentine se promenait sur les plages, car la ville en possède plusieurs pour embêter celles qui n'en possèdent qu'une! Diane commettait une réelle imprudence. Voyons, est-il admissible qu'une jeune femme, jolie, élégante, distinguée et parfumée, puisse se promener seule, sans être remarquée, abordée, et tout aussitôt sollicitée. Non! allez-vous répondre tous en chœur, la bouche en chose de poule, ce n'est pas possible. Et ce qui est exact à Paris, l'est vraisemblablement dans n'importe quel trou, serait-ce Fouras.

Aussi, rassurez-vous! Cinq minutes venaient de s'écouler que la charmante Diane était enfin abordée galamment par un monsieur en pantalon de flanelle, chaussures blanches et blazer rouge.

— Pardon, Mademoiselle, lui dit-il, en soulevant galamment son chapeau, je vous ai remarquée, hier, à l'hôtel des Bains. Vous avez déjeuné et dîné seule. Vous devez vous ennuyer?

— Non, monsieur, j'adore la solitude, lui répondit Diane, en jouant négligemment avec son ombrelle.

— Comment! Mais c'est une abomination. Une aussi agréable personne que vous, adorerait la tristesse ou l'ennui. Ce serait un crime de lèse-beauté. Permettez-moi de vous tenir compagnie. On fait parfois de mauvaises rencontres inopinées.

— Vous allez me compromettre, Monsieur, lui rétorqua-t-elle, toute ravie de jouer un rôle de femme honnête, pour lequel, fort heureusement pour nous, elle n'était point faite.

— Oh pour une fois seulement, ne craignez rien. Vous travailliez?

L'ARBI RECONNAISSANT

Un Bicot passe devant le tribunal correctionnel d'une ville d'Algérie pour avoir volé 500 francs : il est condamné, mais on lui applique la loi de sursis.

Comme il ne comprend pas, il demande, à la sortie, des explications à son avocat :

- C'est bien simple, lui dit l'avocat, on t'a fait bénéficier de la loi Béranger.
- Ou c'est-il qu'il habite Sidi Béranger ?
- Il est mort.
- Ah, fait l'Arabe atterré.
- Qu'est-ce que tu lui voulais ?
- Zé voulais donner à li 250 francs !

LE MEDECIN AMATEUR

C'est un homme charmant, qui fit autrefois sa médecine, en amateur, mais qui, heureusement pour la clientèle, n'exerce pas. Il entretient, avec une des plus charmantes pensionnaires de la Comédie Française, des relations d'amitié, et il passe des soirées entières dans sa loge.

La semaine dernière, en entrant, il l'a trouvée allongée sur un divan.

- Mon cher, lui dit-elle, en lui tendant la main, savez-vous que je commets en vous recevant, une grave imprudence ?
- Pourquoi donc ?
- Je suis malade.

LE TELEGRAMME MYSTERIEUX

Effarement d'une télégraphiste d'un bureau de Paris, à laquelle on remet un télégramme ainsi libellé :

" Trouvez quatre morceaux femme nue dans fond sac. " Très émue, comme bien l'on pense, elle est sur le point de prévenir la police, se croyant sur la piste d'un crime abominable. Auparavant, elle a l'idée de consulter le receveur, qui, d'abord, lui aussi, s'émeut, mais qui vite, éclate de rire : la dépêche était signée du chef d'une maison d'édition cinématographique.

Il avisait simplement un directeur de province, que, dans le fond du sac contenant les bobines du film de « La Femme Nue », trouverait une affiche en quatre morceaux de cette œuvre.

L'HOMME AUX TICKETS

A peine a-t-on mis à l'essai, sur quelques lignes d'autobus, les carnets de tickets, qu'ils sont utilisés, de la manière la plus ingénieuse par les amateurs de femmes.

L'un d'eux prend, plusieurs fois par jour, Passy-Bourse, surtout à l'heure d'entrée et de sortie des ateliers.

Savez-vous pourquoi ? Parce qu'il y a chance pour qu'une jolie midinette monte dans la voiture, sans s'être munie des indispensables tickets. Notre homme lui offre gaîment les deux ou trois coupons dont elle a besoin et il entame avec elle des relations qui finissent souvent de la manière la plus agréable.

Il doit déjà, paraît-il, grâce à la nouvelle mesure prise par la Compagnie, quelques aventures exquises.

L'EXEMPLE DES ANCIETRES

Quand elle marie sa petite fille, la douairière croit devoir lui faire la leçon :

- Mon enfant, lui dit-elle, vous venez d'un lieu où on ne vous a jamais proposé que de bons exemples. Vous entrez dans une famille où vous ne trouverez jamais rien qui ne soit à imiter. Faites donc en sorte que l'on ne puisse rien reprendre à votre conduite.

Et l'on sait ce qu'il advint dans la suite : quelques mois après avoir reçu cet avertissement donné en style noble, la jeune comtesse de Sa... y était pincée par son mari, au cours d'une villégiature à Aix-les-Bains, en flagrant délit avec son chauffeur.

Le comte demanda le divorce, bien entendu.

- Qu'avez-vous fait, malheureuse ? dit la douairière à la coupable, quand elle la revit.

- J'ai suivi l'exemple de nos ancêtres, bonne maman : une des aieules de mon mari, dont j'ai lu l'histoire dans les chroniques de la Régence couchait avec tous ses laquais. Moi, j'ai pris mon chauffeur : c'était, en somme, monter dans la hiérarchie !

SUR LE TARD

En amour, Irma de F. avait un talent spécial, qu'il est difficile de désigner nettement.

Il lui valut une nombreuse clientèle et une fortune considérable. Aujourd'hui, ayant atteint l'âge canonique, elle manifeste le dessein de composer des romans, dont probablement, ses intrigues passées lui fourniront la matière.

- Ça t'étonne, disait-elle, au chroniqueur D., que je veuille maintenant gagner ma vie avec ma plume ?

- Du tout, lui a répondu D. : tu l'en es beaucoup servi : il était naturel que tu finisses par écrire avec.



- Comment chère amie, vous songez déjà à partir ?
- Parbleu, je n'ai rien pour m'asseoir.
- Oh ! vous vous calomniez, madame.

- Non monsieur ! mes moyens me permettent de m'offrir des vacances.

- Vous avez des rentes, alors ?

- Oui ! Non ! c'est-à-dire...

- Pourtant, elles sont indispensables pour vous permettre de ne rien faire. Ah ! j'y suis. Vous êtes un joli mannequin de chez Poireau sœurs ! Et vous êtes ici pour vous reposer sans doute ?

Diane, pendant ce court dialogue, avec son habitude professionnelle, avait jugé, pesé, évalué le vieux monsieur qui, tout en marchant près d'elle s'efforçait de la frôler délicatement. Et comme elle l'estimait à sa juste valeur, ses belles résolutions sombrèrent, en l'instant. Chassez le naturel, il revient toujours au galop. Et puis, pourquoi bêtement, laisserait-elle échapper la riche affaire. Seulement, il fallait faire comprendre à ce monsieur qu'elle n'était pas une petite poule quelconque, qu'elle avait de la branche et que ses relations étaient très étendues et choisies.

C'est pourquoi jugea-t-elle de lui répondre, en lui lançant une oeilade assassine :

- Non, Monsieur, je ne suis pas mannequin chez Poireau sœurs. Je suis une femme du monde en villégiature pour Messieurs chics et distingués dans votre genre !

Gaston VINCENTES.



DESCENTE DE POLICE

L'AGENT. - Haut les mains, que personne ne sorte !!!
UNE VOIX DERRIERE LE PARAVENT. - Sapristi ! mon chéri, tu as entendu ce qu'a dit le monsieur !!!



à la Maréchale..



MARIAGES D'ARTISTES
Les mariages entre comédiens et comédiennes sont aujourd'hui fréquents, sinon nécessairement heureux.

LA PAILLE ET LA POUTRE
Le fiancé est un petit bonhomme rachitique. A la réception des fiançailles, il remercie un ami de la famille du cadeau qu'il lui a envoyé.

Sous l'ancien régime, l'autorité ne les favorisait pas. Loin de là. A preuve le règlement mis en vigueur à l'Opéra, sous Louis XV :

« Attendu les inconvénients qui résultent des liaisons particulières qu'aucuns acteurs ont avec des actrices, afin que celles-ci soient toujours en état de faire honneur à leurs dépenses, faisons défense à tous acteurs, figurants et autres, d'avoir avec les filles de théâtre aucune familiarité, capable de leur faire perdre ou même de leur faire manquer des amours utiles.

La direction des Beaux Arts n'a plus aujourd'hui, pour les pensionnaires de l'Académie Nationale de Musique, la même sollicitude.

DOCUMENTS INSTRUCTIFS

On prête à une grande compagnie américaine l'intention de créer un palace, pourvu du confort le plus moderne dans les environs des chutes du Niagara : ce palace serait exclusivement réservé aux rendez-vous des couples amoureux. On comprend, dès lors, pourquoi on a voulu l'installer dans un endroit où l'eau est en abondance.

Une des républiques de l'est de l'Europe aurait résolu de faire de l'amour un monopole d'Etat. Les poules nationales seraient des fonctionnaires du gouvernement et leurs clients acquitteraient chez le percepteur, d'après un tarif officiellement fixé, le prix des bons moments qu'ils leur devraient. Les poules nationales recevraient de l'avancement et arriveraient peu à peu à des grades élevés dans l'administration des bars. Devenues vieilles, elles seraient admises à la retraite. Une question qui n'a pas encore été réglée est celle de leur recrutement : se ferait-il au choix ou au concours ? Ce point important sera déterminé à bref délai.

Un fabricant norvégien d'appareils pour l'usage intime serait à la veille de lancer un tissu spécial, à base de collodion, qui permettrait aux femmes de donner l'illusion de la virginité.

Il a été constaté que le fait d'habiter sur une route jalonnée de poteaux télégraphiques développe, chez les hommes, les facultés génésiques, qu'excite, sans doute, le spectacle de ces grands morceaux de bois plantés verticalement.

Les courtisanes de l'ancienne Rome se frottaient tous les jours le bout des seins avec une crème spéciale où entrent l'essence de rose et le foie de poisson. Ainsi, au cours de leurs ébats, leurs amis avaient l'illusion de respirer tout ensemble les arômes de la campagne et les effluves de la mer.

LES POULEMANN

Depuis quelque temps ont été mises en circulation, sur les principales lignes de chemin de fer des voitures Pulmann pourvues de toutes les commodités. De gentilles petites femmes, en quête d'aventures, ont estimé que ces wagons, où sont disposés de meilleurs fauteuils, pourraient être utilisés pour le placement de leurs charmes et elles en ont fait le théâtre de leurs opérations.

Elles choisissent, naturellement, les trains les moins encombrés et, si elles se trouvent seules dans une voiture avec un voyageur un peu entreprenant, elles mettent à profit le tête-à-tête.

Il en est, qui tout compte fait, se sont procuré de sérieux bénéfices : aussi continuent-elles leur manège.

Ce sont elles que les employés ont baptisées les poulemann.

AMOURS PARLEMENTAIRES

Il est des gens modestes qui se contentent d'une seule maîtresse. Tel n'est pas le cas d'un député du Midi, qui, depuis l'augmentation de l'indemnité parlementaire, s'est offert une maîtresse de supplément.

Or, il est déjà marié. Quand il veut parler, sans les désigner clairement, des trois femmes qui se partagent sa vie, il appelle son épouse *légitime la droite*, sa première maîtresse, *la gauche*, et la seconde maîtresse, *l'extrême gauche*.

Les initiés savent ce que veut dire ce langage énigmatique.

— Délicieux, votre vase à fleurs, cher monsieur ! Juliette a été enchantée ! Et-elle s'y connaît : elle n'aime à s'enlourer que de ce qui est joli !

CEUX QUI NE SONT PAS FIXES

D'un parlementaire, ce mot sur un de ses collègues, orateur expert, qui a fait brillante figure en tête de divers partis politiques, mais qui les a trahis successivement.

— On ne sait pas encore si c'est un paratonnerre ou une girouette.

MON COURRIER

SUZETTE. — Il y a un âge auquel on est obligé de s'y reprendre à deux fois pour venir à bout d'une besogne : il n'y a rien là de déshonorant.

(Tous droits réservés.)

Maréchal LEFEBVRE.



On vient de donner une pièce dont le principal personnage est une arpète parisienne. On a eu bien raison. Y a-t-il rien de plus gentil que ces arpètes que nous voyons trotter dans la rue, un carton sous le bras ? Jadis les vieux messieurs, — et même les jeunes, — pouvaient leur emboîter le pas. Maintenant, c'est plus difficile, car elles s'engouffrent, à l'occasion, dans la première station venue du métro. C'est ça qui les décourage les suiveurs ! N'empêche qu'on aperçoit encore, à quelque détour de rue ou à une fenêtre, leur petit nez retroussé. Elles vous ont un chic particulier, qu'on ne trouve pas aux apprenties des villes

étrangères, où elles ont l'air, tantôt de demoiselles déçues, et tantôt de souillons. L'arpète parisienne est coquette ; son plaisir est de faire des blagues. Elle est pour le sentiment et ses amis n'ont pas à se plaindre d'elle. C'est parmi les arpètes que se recrutaient autrefois les grisettes, dont Murger nous a raconté l'histoire. Je ne crois pas que les arpètes d'aujourd'hui aient conservé cette naïveté. Les temps sont plus durs et il faut être pratiques ! C'est pourquoi nous les voyons désirer tous les avantages que donne l'argent et faire ce qu'il faut pour se les procurer. Ça réussit à beaucoup d'entre elles. Nombre de poules de luxe sont d'anciennes arpètes. Mais, depuis quelque temps, les arpètes sont arrivées aussi d'une autre manière : elles sont devenues des femmes d'affaires ; parmi les grandes couturières, il y a plusieurs ex-trottins. Les arpètes sont donc des personnages d'importance et il faut s'occuper d'elles !

MADAME SANS-GÈNE.

SANS-GÈNE

Administration et Rédaction

9, rue Antoine-Chantin, Paris (14^e)

ABONNEMENT AU JOURNAL :

France et Colonies : Etranger :
Six mois 23 fr. Six mois 28 fr.
Un an 45 fr. Un an 55 fr.

Envoyer lettres et mandats au nom de :

M. MAXIME FÉRENCZI Éditeur
9, rue Antoine-Chantin, Paris (14^e)

PHOTOS JEUNES ÉPOUX, toutes poses, 25 fr.
La femme intime, 25, 50, 100 fr.
Éditions G. Saphir, Boite 83, Bureau central du 9^e, Paris 9

AVENIR dévoilé par la célèbre M^{me} MARYS,
45, rue Laborde, Paris (8^e). Envoyez
prénoms, date nais., 15 fr. mandat (Reçoit 3 à 7 h.)



L'ENNUI c'est LA MORT!
Pour RIRE et FAIRE RIRE

Farces, Attrapes, Surprises - Articles de Physique et de Prestidigitation. Chansons, Monologues, Pièces de Comédie - Liens utiles et de Jeux, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc. Art. de Cotillon et Carnaval, Methodes de Danse, Instruments de Musique, etc. - Secrets de toutes sortes

Toujours des nouveautés
Catalogue illustré contre 2 frs timbres - Se recommander du journal
H. BILLY, Suc^r de L. BAUDOT, 8, Rue des Carmes, Paris-5^e
Maison de Confiance fondée en 1808

MARIEZ-VOUS selon vos goûts sans intermédiaire sans rémunération, par le Foyer de l'Époux - 2, Place du Caire, Paris. Envoyez discrètement notice et listes sous pli fermé contre 1 franc



LA QUIÉTÉ C'EST LA SANTÉ
ET LA SANTÉ ÇA C'EST TOUT

A LA NOCE, PARTOUT

LE RECORD DU RIRE

Demandez le SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ 1928, 200 pages, 1.200 gravures comiques, UNIQUE AU MONDE : Farces et Attrapes nouvelles, Surprises sensationnelles, Chansons et Monologues, CURIOSITÉS COMIQUES PAR MILLIERS, Appareils de prestidigitation pour toutes les soirées, Dances, Hypnotisme, Magie, Amour, Pour réussir, etc... Envoi contre 2 francs (timb. franc. ou mand.). Etab^l Alex. GOBIN, 9, boul. St-Martin PARIS (3^e)



PRÉSERVATIFS CONTRE LES MALADIES VENERIENNES

"NEVERRIP"	"THE SELECT"
Naturel extra dz. 11	Naturel extra dz. 10
Naturel réserv. - 12	Naturel réserv. - 11
Saumon supér. - 13	Rose supérieur - 12
Saumon réserv. - 14	Rose réservoir - 13
Lavable renfor. - 18	Invisible surfin - 16
"Neverrip" et "The Select" assortis. 12	
Prix spéciaux par quantités	

Envoi discret et rapide avec catalogue illustré
Emballage bois garanti pour tous pays
PORT : France et Colonies, 2 fr. ; Etranger, 3 fr.
Envoyez Mandats, Espèces ou c. remb. à la Maison
G. THILLIEZ, 22, Faub. Montmartre, Paris-9^e
(Dépôt et vente discrète de tous préservatifs)



Spécialité de préservatifs baudruche choisis : Extrafine, 25 fr. la dz. ; Surfine, 50 fr. la dz. ; Superfine, 75 fr. la dz.

Le premier roman d'un jeune écrivain

JEAN MARÈZE

L'APPRENTI GIGOLO

Je ne sais s'il est un jeune talent qui offre plus de cynique et tranquille impudeur.

PIERRE BENOIT

1 Vol. 10 fr. J. FERENCZI & FILS

PIERRE SAMUEL

MON RABBIN

CHEZ LES RICHES

J. FERENCZI & FILS - 10 fr.

JOSÉ GERMAIN

LE ROI DES COQS

Le roman joyeux du haras humain.

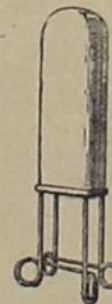
1 vol. 9 fr.

J. FERENCZI & FILS

PRÉSERVATIFS VÉRIFIÉS

CONTROLÉS ET GARANTIS UN AN CONTRE LES MALADIES VÉNÉRIENNES

« Bout américain », modèle court... la douz. 6 fr.	
« Soie ivoire », souple fin... » 10 »	
« Réservoir », lèvre bout renforcé... » 11 »	
« Velouté », extra fin... » 12 »	
« Réservoir », rose, bout renforcé... » 13 »	
« Cristallin », invisible surfin... » 15 »	
« Réservoir », cristallin bout renforcé... » 17 »	
« Renforcé », lavable extra... » 20 »	
« Soie chair », lavable supérieur... » 25 »	
« Crocodile », spécialité américaine... » 30 »	
« Baudruche », extra fine... » 20 »	
« Baudruche », surfine... » 25 »	
« Baudruche », superfine... » 30 »	
« Pelure », extra fine supérieure... » 40 »	
« Pelure », surfine... » 50 »	
« Epais », lavable d'usage... » 70 »	
« Echantillons », variés extra... » 15 »	
« La collection », tous préserv. supér. » 25 »	
« Le vérificateur », le seul appareil nickelé extensible pour vérifier, sécher et rouler tous préservatifs. 8 fr.	
Recommandés : « Cristallin » et « Soie chair » vérif.	



CATALOGUE illustré en couleurs (1928) complet et détaillé de tous articles intimes pour Dames et M.e.s.gurs, avec tous renseignements, joint gratuitement, à tous nos envois.

ENVOIS absolument discrets, rapides et recommandés, sans aucune marque ni réclame extérieure indiquant le contenu.

(Discrétion garantie)

PORT : France et Colonies, 2 fr. - Etranger, 5 fr. contre remboursement (France seulement) 3 fr.

PAIEMENTS : Envoyer espèces ou mandats-poste de préférence à la
Maison G. BELLARD, Hygiène
55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS (IX^e)
Maison de toute confiance fondée en 1906



LES OCCASIONS

